

Manipulations. Des images de la démocratie et de la politique en l'an 2054 Par Regula Stämpfli, Dr es lettres, politologue, auteure et chargée de cours à la Schweizer Journalistenschule MAZ à Lucerne Vom 20.11.2005

Lorsque je parle de manipulations en relation avec les images de la démocratie, les stratégies et la politique en l'an 2054, il n'y a que Hollywood qui me vient à l'esprit. Cette fabrique de l'imaginaire, de l'artistique, du virtuel et - aussi - du temps présent, incarne les tendances modernes qui nous occuperont aussi en 2054. Car la démocratie a affaire avec l'idée, avec les images, avec la communication et avec des processus - tous des phénomènes qui aujourd'hui déjà subissent de profonds bouleversements. Nous sommes au milieu de ce processus révolutionnaire. Il n'est donc pas facile de faire des prédictions. Et absolument impossible de faire preuve d'optimisme. Car en l'an 2054, tout comme en 2005 déjà, ce ne seront pas les acteurs politiques formels, les institutions et les processus parlementaires qui domineront, mais le nouveau rapport entre le corps et l'image, entre le réel et le virtuel.

J'en viens maintenant à la matrice qui me sert à illustrer ma variante pessimiste de la démocratie en l'an 2054. The Matrix, le film à grand succès avec Keanu Reeves sorti en 1999 et devenu entre-temps un film culte, pose des questions importantes sur la démocratie. Si la story est relativement simple, l'analogie avec le mythe platonicien de la caverne lui donne un aspect intellectuel potentiel. Les ordinateurs gouvernent le monde en utilisant les êtres humains comme une ressource d'énergie bioélectrique. Cette «électricité humaine» nourrit une intelligence artificielle, appelée matrice. Cette matrice crée une réalité virtuelle, dans laquelle les habitants croient être heureux, créatifs et productifs. En réalité, ils ne sont rien d'autre que des batteries vivantes au service du système dominant.

Ce qui fascine dans le film, c'est, liée à un mythe de héros classique, l'idée que ce que nous voyons, sentons, goûtons et éprouvons comme réalité n'est en fait rien d'autre qu'une illusion, une image imaginée, mais une image qui représente cependant le véritable pouvoir. The Matrix et la démocratie en 2054 pourraient tout à fait se ressembler. Car lorsque nous parlons de la démocratie en 2054, nous devons- par analogie avec la réduction à un niveau de bande dessinée à laquelle on assiste dans le discours politique actuel - absolument parler d'images. Et c'est exactement là que nous devenons muets. Car de quoi

ont l'air les images de la démocratie? Et comme en 2054 rien ne se passera en dehors de la représentation, nous nous retrouvons face à des difficultés majeures. Comment réifions-nous des processus qui, en réalité, doivent avoir lieu dans la démocratie et qui, en réalité, sont dynamiques et tout le temps reformés? Car la participation et la démocratie tendent déjà aujourd'hui, en 2005, à n'être plus que des enveloppes vides, une image morte au lieu d'un processus vivant.

Depuis l'invention de la photographie, on assiste de plus en plus à la "Verkörperlichung" (matérialisation), à la représentation, à la matérialisation de tous les processus humains. Dans la démocratie médiatique moderne, ce processus est renforcé par le fétichisme du temps présent si cher à la télévision. J'aimerais à ce sujet citer un exemple tiré du contexte allemand.

Les films documentaires modernes se vantent d'offrir une représentation authentique. On en a eu un exemple avec Speer und ER, l'«événement de l'année» mis en scène au début de cette année par la première chaîne allemande ARD. Cédant au fétichisme du live classique propre à toutes les générations de téléspectateurs, les lieux historiques sont scrupuleusement imités jusque dans le moindre détail, les descendants biologiques des auteurs du crime ou des victimes sont questionnés comme s'ils en étaient les représentants incarnés - même si, au fond, ce qu'on aurait préféré, cela aurait été de pouvoir l'inviter LUI. La force du matériel est manifestement l'esprit de notre temps. La force de l'image, et la force du refoulement de ce qui ne se laisse pas représenter.

Du fait du mouvement des images, ce caractère de temps réel est ressenti comme authentique. Cette situation provoque un profond malaise, particulièrement dans le cas des documentaires historiques produits et montrés par la télévision. Les morts ne peuvent pas donner d'interview. Ils ne peuvent pas non plus produire des descendants qui parleraient de la souffrance de leurs parents devant les caméras. Ils ne peuvent pas laisser des pages de journal qu'ils n'ont jamais pu écrire. Ou des photographies qu'ils n'ont jamais prises. Images d'une vie que seule peuvent vivre les auteurs du crime dont ils ont été victimes. Plus le temps passe, plus les morts sont refoulés dans l'ombre. Ils disparaissent derrière un chiffre, un nombre, derrière des rituels ou des monuments censés les représenter, tandis que les auteurs des crimes peuvent célébrer leur particularité et leur singularité dans le monde individualisé de l'iconographie. Et ceci n'est pas rien, à une époque où l'attention dont l'on fait l'objet vaut comme le bien le plus précieux. Dans son essai consacré au film de Roberto Benigni *Das Leben ist schön*, Imre Kertész, lauréat du prix Nobel de littérature, résume cette situation en posant la question suivante: «À qui appartient Auschwitz?» Sa langue et sa magnifique manière de voir montrent le lien entre le matériel et l'expérience. Auschwitz n'est pas «seulement» un lieu, Auschwitz est une expérience

universelle. Il en va de même de la «démocratie». Elle n'est pas localisable, elle ne peut être rattachée à un lieu. Elle est expérience. Tout le reste n'est que kitsch et fétichisme de la marchandise.

Ce que nous ne pouvons pas illustrer, ce sont les corps, et aussi les images, ce qui manque et ce qui est vide, ceux qui ont été réduits au silence, l'absence d'avenir, la possibilité annulée, tous ceux qui ne sont pas nés et qui ne vivront jamais. Les images sont mortes et ne rappellent que rarement les possibilités. Walter Benjamin a parlé de la «fascination près du cadavre», Adorno de la «mimésis près de ce qui s'est endurci» - cette terrible qualité (Misseigenschaft) de l'être humain de s'orienter sur l'image matérialisée plutôt que sur la vie et ses possibilités, et l'incapacité dans laquelle il se trouve de donner aux changements un espace de représentation.

Les publicitaires nomment ça: «Deviens une chose!» Et regardez attentivement autour de vous. Pour quelles images pouvez-vous encore affirmer avec certitude que là, il y a un être humain? Et quelles images vous viennent à l'esprit lorsque vous entendez le mot démocratie? Parce qu'elle se refuse au fétichisme de la marchandise, la démocratie est en train de s'enterrer de plus en plus. La matérialisation du monde n'a pas seulement lieu dans la publicité, elle envahit toutes ses dimensions.

Car la démocratie signifie différencier. La démocratie signifie aussi argumenter. Et la démocratie signifie surtout se souvenir et prévoir. À elles seules, les réifications, les matérialisations, les images ne le peuvent pas - la communication, les mots, la vie, les êtres humains sont nécessaires. Les anciens Grecs nous ont appris combien il est terriblement antidémocratique de ne pas avoir d'image pour les personnes qui ne sont pas reconnues comme citoyennes: les esclaves et les femmes n'ont pas d'espace démocratique, ils ne sont pas imaginés, ils n'ont pas lieu. Quels processus sociaux peuvent nous assurer et qui peut nous garantir que cela ne va pas se passer automatiquement en 2054? Car ce qui n'a pas d'imagination, ce qui n'est pas une chose, ce qui ne peut être commercialisé, vendu et acheté, ce qui est immatériel, ne dispose aujourd'hui déjà plus que d'un espace très restreint. Et les instruments d'analyse qui nous permettraient de déconstruire ce processus nous font de plus en plus défaut.

Les temps sont sombres pour la démocratie en 2054. La majorité d'entre nous n'a simplement pas les moyens qui lui permettraient d'exprimer les processus démocratiques liés à l'existence, au quotidien et à l'utopie, c'est-à-dire situés au-delà des constructions reposant sur l'image ou fondées sur la marchandise. La qualité humaine des idées et des images de la démocratie se dégrade, car la dictature matérialisée de l'image nous a imposé ses images réduites ; or celles-ci ne sont pas des produits de l'imaginaire, mais un diktat ; elles sont exclusivement des mécanismes fonctionnels matérialistes et biotechniques.

Dans une telle perspective biotechnique, la démocratie 2054 n'a plus sa place. La démocratie n'a pas d'ADN. Elle ne peut pas être représentée, elle doit être vécue. Pessimisme culturel? Ce n'est qu'un commencement. Car la matrice de la marchandise a déjà besoin aujourd'hui d'un grand nombre d'êtres humains comme batteries pour sa domination politique.

Ce que nous pouvons aujourd'hui en partie déjà reconnaître dans la culture de la mise en scène, c'est une matérialisation de liens et de rapports immatériels, qui n'autorise que des images de la domination et ne laisse plus aucun lieu et plus aucune place à l'imagination. Si, en 2054, les véritables utopies, idées et préférences démocratiques ont déjà été enterrées par une telle matérialisation, alors le film The Matrix n'est qu'une pâle esquisse de ce qui nous attend en réalité. Car la mise en scène ne suit jamais la démocratie. Je crains qu'en l'an 2054, la démocratie ne sera plus qu'un icône rhétorique figé. Un monde soit disant beau dont la(es) langue(s) nous laissera(ont) sans voix. S'agit-il d'un processus irrémédiable? Non, il y a toujours un espoir démocratique. Et une résistance démocratique. Même si en 2054, tant l'espoir que la résistance ne seront sûrement plus le fait d'une majorité, mais demeurera plus vraisemblablement l'objectif d'une élite démocratique. Car les puissants n'ont jamais été prêts à partager volontairement leur pouvoir.